

Écrits mariverains 2013



VILLE DE
SAINTE-MARIE

LOISIRS,
CULTURE ET VIE
COMMUNAUTAIRE

Culture
et Communications
Québec 

BCE

BUSINESS CULTURE ÉDUCATION
UN LIEN À DÉVELOPPER



Desjardins
Caisse de La Nouvelle-Beauce

L'illustration de la page couverture est une œuvre
De Réjeanne Nadeau

« L'arrivée du train »
Proclamée « Prix du public » lors de l'exposition collective
Perception XI, en 2012

ISBN-978-2-9809683-4-1
Juin 2013

Table des matières

Loin de Paris.....	1
Une grand-mère inoubliable	4
Napoléon.....	6
Je n'ai plus rien à dire!.....	9
La vieille Nan	10
Le vieil album	12
Les vérités en cinq sens.....	14
Ode aux rebuts	20
Que la vie est belle!	22
La dualité de la <i>strap</i>	24
Vivre près de son voisin	26
Un drame tragique	28
Le vol.....	35
Appétit visuel.....	39

Loin de Paris

Au pays des monts et des vallées

Je me suis demandé un certain matin pourquoi je ne retournerais pas une autre fois dans cette belle France, pays aux régions si différentes tellement qu'on croirait changer d'État lorsqu'on passe d'une à l'autre. Régions diversifiées, mais unies par un élément commun, la vigne, que l'on retrouve un peu partout. On ne peut sillonner ce pays en entier dans un seul voyage. Ma conjointe Rosane et moi. Nous choisissons, en cet automne, le Sud-Ouest, habité notamment par les Béarnais, héritiers des mousquetaires, et de Henri IV, sans oublier les Basques, les rares vainqueurs de Charlemagne. Nous avons séjourné pendant un mois, choisissant de nous loger dans des appartements et faisant l'achat-rachat d'une auto à transmission manuelle, évidemment.

Que m'a appris cet autre voyage sur nos cousins? Oui, que les Français nous aiment bien, encore plus qu'auparavant et que notre accent les ravit. Il y a quelques années, on disait de notre langage : « Vous avez un accent! » se gardant de dire que notre parler était un peu déficient. Aujourd'hui, on nous dit spontanément : « Vous avez un bel accent, on aime vous entendre! »

Plus de 5 000 km ont été parcourus pendant 30 jours; en demeurant une semaine dans chacune de ces villes : Périgueux, Pau, Montpellier et Salon-de-Provence. Nous avons visité plus de 60 endroits, mais nous ne parlons que de quelques-uns...

Un petit tour avec nous?

Là, à Beynac, en pleine Dordogne, un escalier en pierre nous attend. Dans cette ascension, on a l'impression que nos pieds se font plus lourds et qu'ils s'allongent tellement ils sont portés à traîner sur le pavé. Enfin, nous voilà hissés à la hauteur du vol des vautours. Notre regard plane paresseusement au-dessus des arbres en rideaux dans la vallée. Avec harmonie et symétrie, ils longent la rivière enjambée par un pont à arceaux qui flirte avec notre regard. Le soleil baigne la végétation abondante quêtant un peu d'ombre en vain. Par-delà la vallée, tout au bout, des montagnes arrêtent notre regard et cadrent à la manière du photographe tout ce beau paysage suggérant la pause et la tranquillité. Une oasis pour notre pensée qui s'y dépose, trop habituée à être au galop. C'est l'arrêt obligatoire, une douceur dans l'être qui alourdit les paupières. Le temps vacille, nous emportant avec lui, sans destination. Nous comprenons la raison pour laquelle Paul Éluard, le poète, a élu domicile dans cette ville à la fin de sa vie. À la vue de son nom pour désigner une rue, des vers nous reviennent :

*Le soir s'évanouit c'est maintenant la nuit
Sauvage et noire ouverte sur un monde désert
Il faut réanimer le monde de demain*

Ou encore...

*À la fontaine il lui donna un baiser dans la bouche
Sous le ciel vide, il lui donna ses doigts et ses yeux
Au cours du temps il lui donna sa vie et des enfants*
(Paul Éluard)

Le berger rencontré, au travail pendant 365 jours, assisté de ses trois chiens, garde une centaine de moutons. Le jeune homme au regard purifié par ce paysage pyrénéen, a peut-être peu d'ambition à notre point de vue. Pour lui voir le jour s'éteindre, ses brebis être bien à l'abri et un oreiller à la maison pour la nuit, meublent sa vie. Sa simplicité, à l'image de sa houlette, son absence d'agressivité, sa disponibilité étonnent de même que son sourire spontané et gratuit. Son apparente nonchalance nous interroge. Mais sa voix et son accent typique des Pyrénées nous charment, une sérénité se pointe dans ses paroles. En le quittant, son visage s'illumine, car il nous annonce que la tonte de ses moutons « c'est pour bientôt ».

Par un temps moins clément, nous nous laissons avaler par les 2,5 km de galeries ou grottes ou cavernes souterraines. Notre parcours intra-utérin se limitera à 400 mètres à Bétharram, tout près de Lourdes. Nous empruntons une barque pour parcourir une partie du trajet; le ruisseau qui nous porte se jette dans le gave du Pau. Brantôme, Lascaux, Eizies, situés dans le Périgord, nous attendent. Là, notre pouls a battu sans doute au même rythme que les hommes qui nous y ont précédés il y a des milliers d'années. Un respect, une retenue dans la respiration, les yeux dilatés, à l'attention épiant, photographiant sans caméra, interdite habituellement hélas, chaque recoin comme pour retenir et emprisonner la vie et les particules des temps anciens. Nous avons l'impression de pénétrer un secret. Quelque chose en moi réagit au rayonnement de la pierre vue par des yeux millénaires. Les rudiments de vie auxquels nos ancêtres étaient confrontés se traduisaient par un peu d'eau, du feu, de la nourriture et des loisirs en petit nombre, dont la peinture sur le roc.

Ah! Les villages cerclés d'eaux vives. L'Isle-sur-la-Sorgue, pas très loin d'Avignon, surpasse à mon sens tous les autres villages par sa simplicité et par sa proximité avec la nature notamment avec l'eau. Les fleurs piquées le long des ponts suscitent des sourires et agrémentent bien des ruelles qui charment tout un chacun. Sans doute, qui ne se laisserait charmer à longueur d'année par cette sollicitation. Un village que je choiserais sans hésiter pour y demeurer.

Nous avons quitté ce village et encore défile dans notre tête l'image de ces eaux qui proviennent de la plus importante source mondiale, Fontaine de Vaucluse. Eaux d'une pureté incomparable où flânent et s'ébrouent les canards et se nourrissent les poissons. Ces eaux de source qui constituent le fleuve la Sorgue résultent de l'émergence d'un immense réseau souterrain. Plusieurs jours après avoir revu cette naissance de fleuve, je pense à la fraîcheur, à la nouveauté de la verdure au fond des eaux. Je ne m'en lasse pas. Notre œil civilisé et urbain n'est pas insensible à cette eau de Fontaine de Vaucluse qui surgit des entrailles de la Terre. Sa limpidité, sa provenance inspirent le respect. Nous nous arrêtons. Nos yeux n'en peuvent plus de boire ce moment, cette présence nourrissante et inhabituelle. C'est un peu métaphysique. Nous ne nous laissons pas à regarder l'eau effleurer les plantes vertes et turgescentes qui tapissent le lit de la rivière. Eau si caressante pour le regard et l'âme que la blanche Ophélie s'y serait allongée volontiers.

Gordes, près d'Avignon, c'est un petit village accroché à la falaise escarpée que nous devinons bien avant d'y parvenir; nous nous hâtons pour le voir encore de plus près, de s'y coller, de faire un avec lui. Il nous appelle par sa splendeur. On veut s'y accrocher, y toucher, y demeurer tant les maisons, les ruelles sont tissées serrées, se pressant les unes sur les autres comme les poussins autour de maman poule.

En France, l'histoire court les rues et les emplit. À Pau, il faut penser à Henri IV qui fut un roi déterminant pour son pays même s'il fut grandement aidé par Sully. Ses 73 maîtresses ne l'ont pas empêché de mener à terme ses projets même s'il dut changer de religions à quelques reprises. Dans la cinquantaine, il s'est avoué vaincu par un seul homme, Ravailiac, qui lui a chatouillé le cœur avec son couteau et qui pensait par le fait même devenir un héros national. Mal lui en prit!

Et les vignobles? Ceux de Saint-Émilion sont au rendez-vous, 300 vignobles qui sillonnent le passage tantôt en vallée, tantôt en coteaux. Notre regard est happé par la symétrie des allées de ceps et leurs grappes prêtes à être cueillies, gorgées qu'ils sont des jours d'été chaud. Avant de quitter le sol français, nous dégustons un bon bordeaux. À votre santé!

Michel Jacques

Une grand-mère inoubliable

Près de la rive baignée par un bleu de mer invitant et idyllique, mon regard plonge dans un autre monde appelé l'enfance. Je suis happé, hypnotisé puis amené en des lieux inespérés que la vie de tous les jours nous offre rarement.

Les vagues s'apaisent et s'évanouissent sur la berge à mes pieds. Leurs mouvements répétés m'incitent à visiter des réalités oubliées. Pouvant me soustraire difficilement aux tracasseries assommantes, j'essaie de tourner la page et de faire le vide. Je me laisse enfilé par les couleurs de la nature. Le vert pomme délavé de la montagne, droit devant moi, évoque la tendresse de mon enfance. Je revois la douceur des yeux de ma grand-mère Angéline.

Pourquoi elle? Qu'est-ce qui distinguait ses yeux de ceux des autres personnes qui, elles aussi, m'aimaient, peut-être par obligation. Des yeux doux qui accueillent l'autre sans condition et sans jugement. Ils se marient aux particularités du visage et des mouvements du corps les plus ordinaires. Point de lèvres pincées, point de restriction dans les gestes. Au contraire, les bras, les mains tout comme le regard offerts gratuitement te reçoivent.

Les yeux doux sont souvent accompagnés d'un demi-sourire en attente d'une réponse de l'autre. Je revois ma grand-mère, discrète, dans les paroles et dans les comportements. Elle laissait la place aux autres dans l'organisation de la famille et de la société et les laissait braire. Mais quand je couvais une peine et que je la retenais essayant de la dissimuler, Angéline le devinait. Elle me couvrait de son regard comme le fait un drap de soie ou la brume du matin se déposant sur les champs qui se réveillaient.

En sa présence, j'étais abasourdi de ce non-dit si tendre. À ce moment, je n'avais plus de contact avec la réalité. J'étais en lévitation, je ne m'appartenais plus. Je ne voyais plus ce qui se passait autour de moi, transporté dans des ailleurs confortables. Est-ce cela l'extase? Ce moment unique et magique avait peut-être une durée de quelques secondes, je ne sais pas, car j'étais hors du temps.

Il n'est pas surprenant que ce regard délicat et d'une douceur de duvet d'oisillon m'ait suivi et me suive encore dans la vie de tous les jours. Pourquoi a-t-il été important et est-il encore présent après tant d'années? Je crois qu'il confirmait mon identité, mon être. Au moment où son regard m'enveloppait, point d'autres personnes ne pouvaient s'immiscer dans notre relation. C'était un moment particulier, c'était un privilège d'être avec elle. Juste pour moi, elle était là. Un enfant peut difficilement s'imaginer être capable de capter toute l'attention d'une grande personne. Ma grand-mère me l'assurait.

Je découvrais alors que nous sommes confirmés dans notre identité quand on prend conscience que nous ne sommes pas un autre et que l'autre n'est pas

nous. Les yeux doux de ma grand-mère, c'est ma confirmation et aussi une assurance pour l'enfant que j'étais. Je n'étais pas seul dans la vie. Et ce message des yeux, sans parole, était plus éloquent que tout discours artificiel supposément réconfortant.

Bienheureuse grand-mère que je souhaite à tous mes êtres chers!

Michel Jacques

Napoléon

Bois barré, bois de fer, bois de cercueil. Napoléon affectionnait le bois. Nulle part ailleurs que dans la forêt, il ne se sentait vraiment chez lui. Napoléon avait la carrure d'un amérindien. Il avait le nez proéminent, la peau rouge, le coffre épais ainsi qu'une jambe de fer. Je n'ai connu qu'un homme aussi solide que lui. C'était Omer Lainé, un huron Wendat. Je l'ai vu de mes yeux transporter un quartier d'orignal en plus de la tête posée par-dessus ses épaules.

Lac Ernest, Cassian, Les Mares. Napoléon adorait la forêt, les lacs et les animaux. Il connaissait toutes les sources, les sentiers cachés, les pistes d'animaux. Sa femme se plaignait du fait qu'il n'entendait pas bien. Pourtant, je l'ai vu repérer un voilier d'outardes avant moi, rien qu'au son alors que j'avais vingt ans et une oreille parfaite. Il avait tout simplement l'oreille sélective. Il y a un âge où l'on choisit ce que l'on veut entendre.

La vie l'avait amené à être avocat. Cours classique, choix de ruban, un frère aîné chirurgien, un autre Père blanc d'Afrique. Son père avait besoin de quelqu'un pour s'occuper des affaires de la famille. Alors, Napoléon n'a pas vraiment eu le choix.

Napoléon a joué du violon jusqu'à seize ans. Il n'a plus jamais ressorti son instrument après le tragique décès de sa mère. Marie-Thérèse, la courageuse, est décédée à l'occasion d'un douzième accouchement qui a mal tourné. Pire, Napoléon n'a pas pu lui faire ses derniers adieux. Il était tombé gravement malade. Pleurésie carabinée au Petit Séminaire de Québec en plein mois de février. Le médecin lui accordait bien peu de chances de passer au travers. Il restait un mince espoir : traitement choc, vider la plèvre en pratiquant une incision à froid dans le dos, à la hauteur de la dernière côte. Le liquide jaunâtre a jailli dans un jet puissant. Une chance sur cent de survivre. Son père a ramené son petit deuxième à la maison. Lui-même veuf depuis peu, il a pris soin de son fils. Il l'a fait coucher avec lui dans le grand lit pour le tenir au chaud.

La vie a lentement repris le dessus. Le printemps est finalement revenu. Napoléon a survécu tant bien que mal. Reprise des études au Petit Séminaire. La faim au ventre, il se levait la nuit pour aller voler de la nourriture aux cuisines. Croquer dans un oignon cru était bien souvent tout ce qu'il trouvait pour se remplir le ventre. Napoléon nous a confié avoir songé à maintes reprises à mettre le feu au Séminaire. Le seul motif qui l'a retenu était le fait que ses affaires étaient restées à l'intérieur.

Puis, la crise à peine terminée, la seconde guerre est survenue. Ce fut la conscription, Napoléon n'a pas été retenu à l'examen à cause du trou béant laissé dans le dos par la pleurésie.

Encore une fois, la vie a repris son cours. Napoléon a étudié à Toronto. Il a été admis au barreau, s'est marié. Il a été père d'une fillette avant de fêter son premier anniversaire de mariage.

Un bon samedi, il est invité par Gaston LaRue, un cousin de Neuville. Ensemble, ils marchent dans les bois sur la terre ancestrale. La semaine suivante, c'est l'ouverture de la petite chasse, Napoléon y retourne, c'est la révélation. Il apprend de son cousin comment on marche en forêt. Il observe, il découvre. Tous les samedis de cet automne, il prend le premier autobus le samedi matin, son arme à feu nouvellement acquise sous le bras. Lièvres et perdrix s'ajoutent au menu.

Rachel, sa femme, ne l'a pas très bien pris au début. L'homme avec lequel elle avait correspondu pendant six ans avant de le marier n'avait jamais montré d'intérêt pour la forêt et la chasse. Il s'intéressait à l'opéra, lisait les classiques et la vouvoyait. Elle s'est faite une raison et est parvenue à un accord. Le samedi appartiendrait à Napoléon, le dimanche serait consacré à la famille.

Pendant des années, le samedi matin, Napoléon se levait à six heures, lui qui avait de la difficulté à se lever à sept heures trente la semaine. Dans le silence de la maison qui sommeille encore, il partait pour son camp de pêche, son camp de chasse, une excursion en raquettes ou en skis, selon la saison. Cette journée de la semaine le tenait en vie. Il revenait fourbu, barbu, rieur et conteur.

Félix Leclerc disait de Napoléon, dans ses Calepins d'un flâneur : « Mais qu'est-ce qu'il a cet homme? Mystérieux, agité, il fait des téléphones, il en reçoit. Il astique son fusil, son couteau et un matin il met ses bottes de chasseur, une auto le prend et l'emporte. »

Bois blanc, bois barré, bois de fer : tilleul d'Amérique, érable de Pennsylvanie et Ostryer de Virginie. Pêche à la truite, au saumon, à la ouananiche, chasse aux canards, au petit gibier, au chevreuil, à l'original, canot d'écorce et portages peuplaient ses histoires autant que ses rêves.

Dans l'arbre généalogique de sa famille, il y a une ligne qui demeure étrangement vide. Celle qui est située juste à côté d'un arrière-arrière-grand-père Landry qui a réussi à fuir l'Acadie juste avant la déportation. Il a passé l'hiver suivant avec les Micmacs en Gaspésie. Quand il est parvenu à Québec au cours de l'année qui suivit, il avait une petite famille avec lui. La lignée s'est poursuivie jusqu'à Napoléon.

Mais de tous les arbres, le préféré de Napoléon était incontestablement le chêne rouge. Napoléon ramassait des glands qu'il semait un peu partout. Certains ont plus de cinquante centimètres sur la souche aujourd'hui. Ils sont nombreux les descendants de ces après-midi où Napoléon mettait en terre des glands à partir d'un trou creusé par le bout de sa canne.

Bois dur, bois blanc, bois d'original. Napoléon se voyait à la retraite partir en forêt, s'asseoir au soleil sur une belle roche et observer la nature. Il n'a pas pu le faire autant qu'il aurait aimé.

Ses amis avaient pour noms : Ovila Bolduc, Eustache Marier, Jacques Normandin, Alexandre Beaulieu, Joseph Bourbeau, Ti-Jo Pichette, Victorien Cayer, Harry Ross, Charles-Henri Leduc, Félix Leclerc et Noël Guénard. S'il y a un ciel, j'espère du fond du cœur qu'il est rempli de rivières, de grands arbres, de chants d'oiseaux, de lumière et de fleurs. Je suis convaincu qu'ils y sont tous et qu'ils en profitent en silence.

Raymond Beaudet



Je n'ai plus rien à dire!

Est-ce possible que dans ce monde si vaste de mots que je n'aie plus rien à dire? Les mots ne sont rien sans l'émotion. Il faut leur prêter vie, les sentir au plus profond de soi. À quoi servent les plus beaux mots s'ils ne sont là que pour faire bonne figure?

Et voilà! Les mots se rapprochent de mon être et veulent devenir les dignes porte-parole de cette merveilleuse fête, la fête des cœurs, la Saint-Valentin.

Je sais bien, elle est un peu fétiche, mais moi, je l'adore. Tous ces cœurs qui dansent sur les cartes de souhaits, tous les ballons qui se transforment en forme de cœur, tous les murs qui se tapissent de rouge et d'amour!

Bien sûr, elle est réservée aux amoureux dit-on. Mais moi, je prolonge sa vie bien au-delà! Je la destine à tous les cœurs pleins d'amour!

La Saint-Valentin ne représente que l'amour ! C'est ce qui fait de cette fête, une fête particulière sous le signe de la tendresse.

Je cuisine donc avec mon cœur, un immense gâteau d'amour et j'en offre une généreuse part à tous ceux et celles que j'aime. J'en offre une généreuse part à tous ceux et celles qui sont assoiffés(es) d'amour! Une autre part à tous ceux et celles qui croient à l'amour malgré les déceptions.

Et une part toute particulière à celui qui partage ma vie!

JOYEUSE SAINT-VALENTIN à celui qui jour après jour prend ma main et me conduit sur la route malgré les embûches!

MERCI!

Et dans le ciel un immense cœur ROUGE se laisse caresser par le vent...

Yolande Saint-Hilaire

La vieille Nan

Le chemin montait en pente douce, caillouteux et raviné par endroits. Une herbe chétive traçait une longue ligne ébouriffée en plein milieu de ce qui n'était finalement qu'un sentier. La dernière averse avait laissé de nombreuses flaques d'eau où le ciel se découpait en milliers d'éclats.

Tout en haut de la butte, la maison de Nan gisait, tel un bateau abandonné, sa coque lourdement appuyée sur un solage de pierres, pavillon en berne, perdu corps et biens. La peinture brune de la porte s'écaillait par larges plaques. Seul clin d'œil au présent, les volets des fenêtres étaient ouverts au soleil et à la vie, mais cette petite habitation mal foutue avait tout pour faire peur. S'il arrivait à un passant de s'arrêter devant cette entrée, essoufflé après la longue montée, la beauté du paysage environnant ne parvenait pas à calmer la panique qui l'étreignait alors. On évitait de parler à la vieille Nan. Tout au plus, on se contentait de jeter un œil sur les lieux, détalant dès qu'elle apparaissait dans l'embrasement de la porte ouverte.

La vieille Nan ne criait jamais, elle faisait la conversation à son chat qui lui obéissait au doigt et à l'œil. Elle aimait cuisiner, se plaisait à cueillir des herbes et à préparer des potions. On la consultait, on avait besoin d'elle quand on était mal en point. Et après, on se dépêchait de l'oublier.

Nan était mon amie. Et ce jour-là, je sentis combien elle souffrait de son isolement. J'accompagnais une jeune fille presque aveugle qui venait chercher un miracle. À sa vue, Nan ne dit rien, elle la laissa tendre les mains et toucher le long tablier orné de larges bandes orangées qui ceignait sa taille. La vieille Nan planta son regard dans celui de la malade, elle réfréna un mouvement de recul, comme hypnotisée par la profondeur bleutée des iris de la jeune femme. Puis de sa main toute ridée, elle caressa la joue du joli visage aux yeux sans lumière. Pendant un instant, Nan sembla prendre le pouls de son invitée. Puis, elle recula et nous offrit de nous asseoir.

La cuisine était propre, rangée et peu décorée. Nan se déplaçait pieds nus sur le plancher de bois franc. Elle s'affaira à préparer le thé. Sur une table basse, elle déposa un plateau où de petits craquelins et la boisson chaude étaient entourés de tasses blanches.

Détendues, nous avons mangé lentement, tout en parlant à demi-mot. Mais pour Nan, tout avait été dit. Elle sortit d'une armoire cadenassée quelques fioles dont les liquides vermillon lançaient plus d'un reflet sur les murs blancs.

Quand la potion fut préparée, elle revint vers nous. Elle parla peu, mais clairement. Après elle me tendit une petite bouteille brune dont le contenu était censé délivrer la jeune fille de sa maladie. Du moins, je sais qu'elle l'espérait de tout son cœur. Elle refusa son argent. Je la remerciai. Quand je

voulus la serrer dans mes bras, elle recula vivement, toujours aussi fière, toujours aussi secrète. Dans ses yeux noirs, je lisais pourtant une profonde tristesse.

Je pris le chemin du retour, tenant le bras de la jeune fille qui se retournant vers la maison de Nan me dit : « Nous allons revenir. Tu veux bien? Elle a besoin de nous. »

Gisèle Allen

Le vieil album

Le vieil album est là sur la table. Je l'ouvre, hésitant, craignant une horde de souvenirs pêle-mêle telle une meute de chiens qui se précipiteraient sur moi. Des tas de souvenirs à ressusciter. Des photos sont étalées, mon regard plane au-dessus d'elles. Je devine ce qu'elles représentent sans plus. Dois-je m'y attarder et pénétrer dans un univers déjà passé? Je ne peux résister plus longtemps et je plonge dans tout ce qui ne reviendra pas.

Tiens, voilà cette photo ancienne en noir et blanc, jaunie, au fini glacé et aux rebords ourlés. Petite photo entourée d'un contour blanc, oui, le temps a fait son œuvre, mais il a laissé des souvenirs figés par la caméra. En plus, il y a tout ce qui lui échappe, les odeurs, les bruits ambiants, les goûts suscités. Je regarde avec attention la personne photographiée. Quel moment agréable! Je me nourris et me laisse imprégner par tout ce qu'elle suscite en moi. Des souvenirs, à la façon d'un feu d'artifice, éclatent dans ma mémoire. C'est plus qu'un personnage qui est revenu au présent, c'est une multitude de faits, d'odeurs, de voix qui m'étaient si chers et qui arrivent au galop un peu désordonnés. Une pluie des sens! Je revis les balades en voiture, les cheveux emmêlés, les chansons hurlées en roulant trop vite, le vent glissant sur mon visage, les sourires d'amis disparus. Les photos évoquent mes escapades, les toiles d'araignée au visage, la sève de pin qui gomme les doigts, mes aventures de gamin dans des forêts qui devenaient des jungles amazoniennes, mes batailles épiques contre mes voisins et ma petite voisine qui avait reçu de ma part, après bien des hésitations, un petit baiser effarouché qui m'avait fait rougir.

Puis d'autres images, celles de ma grand-mère dans une pose de circonstance, avec un regard du dimanche, mais qui fait surgir des tas de réminiscences. J'entends sa voix qui se fraie un chemin à travers les lilas. Le froufrou de sa jupe longue balayant le plancher de bois franc aux interstices multiples et mystérieux est bien présent. Je l'écoute, assis sur elle, fredonner sa comptine : *menton dodu, joue joufflue... content, content*, et, dans un geste affectif, me pinçant les joues.

Je tiens une autre photo avec mes vêtements du dimanche; c'est bien moi avec mes yeux sondant l'avenir, *que serai-je dans vingt ans* me disais-je à l'époque. Me reviennent les odeurs de cannelle et de clous de girofle que ma mère sortait de la dépense, sorte de garde-manger, pour concocter une recette. Près de la fenêtre ouverte montaient des odeurs de la campagne dont celles des pommes nouvellement cueillies.

À l'évocation de ce passé, me revient l'insouciance d'une jeunesse qui observait le temps comme on contemple l'éternité; elles allaient durer toute une vie ces folles années.

Mes pensées alors se perdent dans des ailleurs comme lorsque l'on contemple la toile d'un artiste. On est dans un état d'apesanteur, là où le présent est devenu le passé inexorable. Je me passe la main au visage de bas en haut pour m'assurer que je ne suis pas égaré dans un rêve. Bien non, le temps a suspendu son vol, rempli de petits plaisirs volés au passé que je laisse couler en moi.

Michel Jacques

Les vérités en cinq sens

LA VISION

BLANC

J'ai vu sur la mer, des reflets aux couleurs de tes yeux
Ma forêt en octobre, c'est de braise et de feu
Et j'ai vu père et mère qui dansaient en des jours plus heureux
Ton sourire sur ma vie, faire un matin lumineux.

Et j'ai vu quelques fois, lorsque tombait le soir,
Des ciex majestueux aux couleurs de Kreighoff,
À l'heure où l'on nous passait les belles histoires
Sous une trame d'automne de Glazounov.

Oui j'ai vu des gens qui m'applaudissaient de leurs yeux
Devenus infimes, incapables de le faire avec leurs mains
Ils me demandaient : vous allez bien monsieur ?
Très bien merci et je suis heureux

Ah oui, oui, j'ai vu un ami s'asseoir sur la bougie d'allumage d'un petit moteur
Un autre ami tirait sur la corde de tout son cœur
Il fallait voir à quelle vitesse ça s'est relevé !
Cet ami là, ce jour-là, je vous jure qu'il a juré.

Pardonnez-moi mesdames et de tout mon cœur,
Si je plonge parfois le regard dans un décolleté et sa profondeur
Lorsqu'on étale au grand jour, les pétales de la splendeur
Il ne faut pas en vouloir aux abeilles de regarder les fleurs...

L'OUÏE

BLEU

J'ai entendu la Bonne Chanson et j'ai bien appris la leçon
Assis sur les genoux de ton père ou de ta mère
Il n'y a pas meilleur endroit sur cette terre

J'ai entendu des rires d'enfants, tu te souviens, il y en avait tellement...
Et le bruit métallique de la pierre sur la faux
Qui tranchait sur le chant patriotique de nos oiseaux
Ah non, ce n'était pas le bon vieux temps,
Mais il y avait encore de splendides chevaux,
Qui travaillaient aux champs avec des hommes fiers
Qui portaient de grands chapeaux.

J'ai entendu chanter des géants

Jacques Brel, Léo Ferré, Jean Ferrat, Félix Leclerc
J'ai entendu gronder le tonnerre,
Quand j'ai chanté à plein poumons
Avec 400 choristes à l'unisson.

Bien sûr, j'ai entendu la musique
Celtique, folklorique, germanique, britannique,
Tu te demandes qu'est-ce que ça donne?
Tu es déjà devenu un vieux, mon bonhomme!
C'est en vérité, en vérité, que Dieu me pardonne
Une des plus belles créations de l'homme
Une des plus grandes créations de l'homme!

J'ai entendu parler la langue française
Quand on l'écrit, on est plus précis, on est plus à l'aise
Ça déchire mon pays quand je la protège
Aussi profond qu'un fjord de Norvège
J'ai entendu, il va sans dire, ne vous en déplaise
La belle grande Montréal devenir une grosse anglaise.

J'ai entendu des haut-parleurs petits faiseurs,
Des cornets qui gueulaient des prières au Sacré-Cœur
Des politiciens, comédiens, prêcheurs, prédicateurs
Dans toute leur splendeur
Tout ce que j'ai appris, mon cher ami :
La partisannerie, c'est une maladie
Qui prive tout grand homme de son bon jugement
Il n'y a qu'à tendre l'oreille du côté du parlement
Malheureusement.

LE GOÛT

JAUNE

Ce que j'ai goûté
Des « beans » pis d'la soupe aux pois
Pour les « jobbeurs » du Canada
Du pâté au goût étranger
D'la liqueur d'une drôle de couleur
Mon caribou qui s'est noyé
Dans un vin de dépanneur.

Il a goûté à la soupe aux grenouilles
Et à l'affreuse limonade chaude des enfants vraiment, vraiment méchants...
Il était tellement suffisant et condescendant
Peut-être fut-il dégoûté ou choqué
Par une clôture électrifiée mais

Il n'est jamais revenu voir Ti-Gilles
Ce cher ami de la grande ville.
Bien sûr qu'on a goûté à la punition
Là, on a été vraiment colons.

J'ai connu le goût amer du remords,
Le goût inutile de la culpabilité,
Le goût horrible de la défaite lorsqu'elle nous mord
Sans jamais perdre le goût d'aimer.

J'ai aussi goûté à la haute gastronomie
Là où on nous vendait la grosse bière à 1.50\$
Un oeuf cuit dur, une langue de porc, un morceau de fromage salé
Hell's kitchen...tu peux te rhabiller, c'est ça
Les hautes sphères de la médiocrité.

Bien sûr, j'en ai goûté des bonbons
Les p'tits poissons rouges à la cannelle
Qui restaient collés dans le fond
Les bonbons durs à Noël, avec des dessins
Qui restaient pris dans un pain
Au fond de la chaudière en plastique,
On est resté un peu nostalgique...
Les bonbons brûlés, les bonbons donnés
Par la voisine au Mardi Gras, à la Sainte-Catherine.
À la Sainte-Catherine...
Elle a lancé des papillotes à ses charmants élèves
Cette charmante et gentille mademoiselle
Ce jour-là, en classe, on a appris en même temps qu'elle
Le véritable sens de l'expression...foutre le bordel.

L'ODORAT

VERT

Ce que j'ai senti : le vent du large
Sur les hautes falaises de la Normandie
Là où nos soldats ont rougi la plage
Où ils se sont tous endormis.
J'ai senti le parfum de la liberté
Quand on sait ce qu'il a coûté,
Tellement subtil, tellement léger.
On a tendance à l'oublier, tellement, tellement,
On s'y est habitué.

J'ai respiré du gaz de tondeuse
Ça c'est une matière dangereuse

Voyez le résultat aujourd'hui
Les amis, ne touchez pas à ceci!

J'ai senti le centre-ville de Taipei, Taïwan
Les odeurs de la Provence, la Côte d'Azur et Paris
Bellagio, Tremezzo, Milan, Italie,
J'ai respiré la grosse boucane
Des Monte-Cristo de la Havane
Roulés sur les cuisses de leurs superbes femmes.

Mais je n'ai pas oublié ce que sentait
Mon propre coin de pays
Avant qu'il ne devienne malheureusement aujourd'hui
Une des plus vastes litières à purin du monde
Ça mérite actions et réflexions profondes...

J'ai senti que tu voulais crever, mon ami, mon p'tit chien
Mon copain quotidien de pauvreté
Par deux clébards bâtards, déchiqueté
Tu t'es dressé sur la pierre, de peine et de misère
En toute dignité, tu nous as regardés
Trois secondes avant de recevoir
Cette balle qui t'as «rachevé».
Chez l'homme, on appelle ça l'euthanasie et c'est un débat de société.
On était jeunes enfants, adolescents.
Mais on savait pertinemment qu'il n'était pas normal
De laisser souffrir un animal. Robert Latimer...

J'ai senti que le canot s'élevait dans les airs
Ce n'était pas la chasse-galerie mais une véritable galère
Ce canot-là devait s'arrêter dans un banc de neige
Qu'on avait accumulé.
Il est passé par-dessus, ce qui n'était pas prévu.
Nous voici donc partis en descente, en forêt.
Tout contrôle perdu pour les sept, huit huluberlus.
C'est entre deux arbres que ça s'est terminé.
Non, il n'y a pas eu de blessés.
On tournait alors une vidéo pour un ami
De ma vie je n'ai jamais autant ri...

J'ai senti une autre solitude
Elle n'est pas banale
Elle n'est pas normale
La solitude d'un poète en canton rural
Quand t'es pas bon au hockey

Encore moins bon à la balle
C'est dans la rue qu'on s'invente un carnaval
Et on apprend à jouer du blues.

LE TOUCHER ROUGE

J'ai touché au pic et à la pelle
Bien sûr que je m'en rappelle
J'ai touché aux balles de golf, aux balles de foin,
Aux fils de laine au fil des jours.
C'est pas toujours avec amour
Qu'on ramasse d'la roche dans un champ de labours.

J'ai touché et coulé ton porte-avion à quatre pitons
Que j'ai perdu, que j'ai gagné,
L'important vois-tu, c'est d'avoir joué,
J'ai touché à la chanson, à l'improvisation.
Aux contes et légendes fantastiques d'ailleurs ou d'ici
Mais très rarement à la poésie, comme il m'est donné ici
C'est dans le discours que le texte prend son souffle et sa vie
Et je vous en remercie

Ils ont touché tant de petits garçons
Les frères et les pères de la bonne éducation
Attention, attention ici pour le jugement
Comme de la couleur de leurs vêtements
C'est pas tout noir, pas tout blanc.
Il y a eu les fondatrices des hôpitaux, ceux et celles
Qui ont soigné les pauvres, miséreux et malades mentaux.
Fais ce que tu veux avec le chapeau.
C'est un dossier inachevé, il faudra s'y arrêter.
Mais je me souviens avoir été jugé et méprisé
Par des hommes aux couleurs plus haut mentionnées.

J'ai touché et agrippé ta cheville, au beau milieu d'la nuit
Sur le trottoir du vieux pont de fer de Sainte-Marie.
Il s'était caché sous les piliers ce grand insignifiant d'adolescent.
Jusqu'à maintenant, je n'ai jamais entendu un hurlement aussi puissant.

Tu m'as touché quand tu m'as regardé
À ta naissance mon enfant bien-aimée
Immédiatement tu as cessé de pleurer
Quand je t'ai parlé et que je t'ai saluée
Il y a longtemps que je t'aime
Jamais je ne t'oublierai.

Enfin, j'ai touché ta peau, tes cheveux et tes mains
Ton ventre, tes lèvres et tes seins.
J'ai touché aux plus belles roses avec leurs épines
La dignité ne courbe pas l'échine et pour bien nous servir la rime
Elles fleurissent aussi parfois sur des ruines.

J'ai touché et brisé des cœurs parfois aussi
J'ai déjà donné à ce jeu, je te le dis
Mais ce qui me tient le plus à cœur aujourd'hui
C'est d'avoir su toucher mon public, mille mercis

Gilles Perreault, septembre 2012

Texte présenté par l'auteur lors de TEDxSainteMarie dont on peut voir la
prestation sur

<http://www.youtube.com/watch?v=GicPOT-EGAI0>

Ode aux rebuts

D'où peuvent bien provenir les critères de sélection, de triage, de ségrégation qui sont utilisés fréquemment entre les humains? Le pouvoir de déterminer ce qui doit être accepté ou rejeté par un groupe d'individus, par une société...

Des scientifiques affirment que le genre humain adopterait naturellement depuis toujours de telles attitudes pour assurer sa survie. Les individus les plus forts, les plus intelligents, les plus... de toutes les espèces garantiraient ainsi la pérennité de leur race.

Les critères semblent se modifier avec le temps... Jadis, une personne bien en chair représentait la richesse, la beauté. La minceur et la jeunesse ont maintenant la quote.

Une grande quantité d'individus feraient tout pour être « in » pour être acceptés et surtout considérés par leurs congénères. Certains autres, plutôt marginaux, semblent provenir d'une autre planète, parfois par choix, ou encore, comme mon fils, « en raison de sa condition », « de sa différence ».

Paul-André adore faire le tour des poubelles, tôt le matin, à l'heure où les quolibets ne sont pas encore levés. Il ramasse ce que nos concitoyens jettent. Aujourd'hui, une clé, un bout de scie tout rouillée l'ont interpellé. Hier, un dé à coudre et une petite poupée en plastique.

Je le regarde à travers la fenêtre. Il se hâte vers la remise. Son œuvre l'attend. Depuis plusieurs mois, il y travaille assidûment. Je crois que mon fils pourra la finaliser aujourd'hui. Une mèche de ses cheveux retombe sur ses yeux. Il ressemble tant à son père. Il arbore la même chevelure châtain et la même dentition que lui.

Malheureusement, ce dernier nous a quittés depuis longtemps, avant même que notre fiston ait appris à dire papa. Il ne pouvait plus supporter le regard des autres sur nous. Il voulait que l'on trouve une ressource pour Paul afin de redevenir une famille normale. Paradoxalement, il refusait de courir la chance d'avoir un autre enfant... différent.

Me secouant pour réussir à sortir de moi ces pensées moroses, je me dirige, à mon tour, vers le petit bâtiment. J'ouvre doucement la porte pour l'observer de plus près. Un léger mouvement de tête vers moi m'indique qu'il a perçu ma présence. P.-A. se dandine soudain. Les petits couinements qu'il émet me surprennent encore. Il exprime ainsi l'immense plaisir qui l'habite. Mon fils détient un grand pouvoir, celui de savourer le moment présent.

Lorsque les deux derniers objets sont collés, il recouvre le tout d'une belle peinture grise métallique. L'odeur forte prend d'assaut l'atelier. Nous toussons tous les deux. Je le vois finaliser sa sculpture hétéroclite avec une application incroyable.

Jamais je n'aurais cru qu'un enfant autiste, que mon fils autiste, deviendrait aussi passionné pour quelque chose. Soudain, il se tourne vers moi et me dit en souriant et en me montrant son chef d'œuvre : « Maman, pour toi ».

Pendant ce moment magique de communion, presque irréel en raison de sa rareté, je me rappelle cette vieille maxime « **la beauté se retrouve dans les yeux de la personne qui regarde** ».

Un individu qui aurait observé ces deux êtres à cet instant précis aurait été frappé par la ressemblance du regard de la mère et du fils. Chacun adorant sa propre création... à la fois parfaite, différente, unique et irremplaçable.

Renée Guay

Que la vie est belle!



Dès que j'eus fini d'inscrire cet énoncé, je me suis mise à sourire! Comment peut-t-on trouver la vie belle lorsqu'il y a si souvent de gros nuages noirs qui viennent assombrir le ciel de notre vie?

Mon premier nuage noir se prénomme PAPA. Ce nuage, à mes 17 ans, m'a donné heureusement ou malheureusement de très grandes leçons de vie! Oh! Je n'ai pas compris tout de suite, mais aujourd'hui, je sais.

AIMEZ très fort ceux et celles qui vous entourent! N'attendez pas, embrassez-les, cajolez-les, car vous ne savez pas quand le nuage noir viendra noircir le ciel de votre vie!

N'oubliez jamais que c'est AUJOURD'HUI même qu'il faut vivre intensément. Que sera demain? Rien ni personne nous donne une garantie pour les DEMAINS!

Et voilà! J'ai continué ma route en inscrivant dans le grand livre de ma vie ces deux grandes leçons!

Mon deuxième nuage noir se nomme FRÈRE. Même préparée, même avec les plus belles leçons de vie, on n'est jamais près à voir s'assombrir le ciel! Les mêmes leçons se sont appliquées, mais un facteur important s'est ajouté le TEMPS.

Il faut marcher, marcher. Il faut croire et espérer sans jamais se lasser!

Mon troisième nuage noir se nomme BELLE-SŒUR. Si subitement se sont envolés mon père et mon frère. Ma belle-sœur s'est endormie jour après jour pendant quatre ans! La leçon c'est quoi? Pas de réponse... sauf le TEMPS!

Que la vie est belle! Il me semble que cet énoncé n'a plus de sens, mais je continue de marcher, marcher! Il faut croire et espérer!

Un matin, celui qui partage ma vie descend l'escalier et me dit : « Que tu es belle ma femme, ce matin ». Je vois bien qu'il a un sourire en coin! Je sais bien, j'ai mauvaise mine. Le plus vilain pyjama m'habille, les cheveux ébourifflés et le goût de parler bien absent, mais je le regarde et dans mes yeux il peut sentir toute ma tendresse.

Ma mère qui a additionné les années pour devenir une grande dame me dit : « Ma fille, merci pour ce que tu as fait pour moi, merci, pour ce que tu fais pour moi ». Un soleil radieux se mit à danser dans le ciel!

Mon fils de cœur maintenant orphelin de papa et de maman nous dit ouvertement : « Vous êtes ma p'tite famille ». Un soleil plus grand que nature se dessine dans ce ciel de ma vie!

Et quand un tout petit bonhomme de cinq ans s'approche de moi et me dis : « Je t'aime, Yolande ». Il se blottit dans mes bras, tout plein de câlins d'enfant, c'est un arc-en-ciel qui s'illumine dans tout le ciel lumineux et plein d'étoiles...

Seraient-ce tous ces petits moments qui deviennent si grands qui se faufilent dans le ciel et pâlisent la noirceur voire même lui donnent la couleur des yeux bleus d'un grand AMI endormi par le chagrin.

Oui, que la vie est belle!

Durant cette descente difficile dans cette maladie que l'on dit silencieuse et qui fait peur, j'ai traversé mon ciel assombri par tant de nuages que je ne savais même plus quel nom lui donner! Mais je lui en ai trouvé un : ESPOIR et j'ai continué de marcher, marcher!

Mon émotivité est un problème et une solution à la fois!

Un jour, nous partagions un bon repas, je dis à celui qui partage ma vie : « Si un simple mot peut changer tout le parcours de ma journée qu'en est-il des nuages noirs qui viennent subitement alourdir ma vie? » Ma douce moitié m'a regardé, les yeux en point d'interrogation et sans réponse. Elle le connaissait peut-être...

Cependant, je la remercie sans même avoir trouvé la réponse. Elle m'a donné sans le savoir, la plus belle : Être près d'elle malgré cette émotivité qui me brise et qui transforme facilement la couleur des nuages, celle qui devient aussi source de lumière, ce qu'il préfère sans doute. C'est encore un bien grand bonheur!

Tout ce qui semble acquis pour la majorité des gens semble si fragile pour moi. Mais l'intensité du moment présent devient ma devise et la vie est belle.

Oui, la vie est belle lorsque tu me souris. Oui, la vie est belle lorsque tu prends le temps de m'écouter. Oui, la vie est belle quand tu prends le temps de rire avec moi. Oui, la vie est belle lorsque je trouve sur mon passage l'amour et l'amitié qui me font grandir et AIMER la vie. Oui, la vie est belle.

Et n'oublie jamais qu'il y a Un plus fort que toi! Tu n'as qu'à regarder la grandeur de la naissance d'un chérubin. Cette nature qui n'a jamais fini de se transformer et arrête-toi toujours à ce qui est beau! Garde en toi, si tu le peux, les meilleurs souvenirs! Ce sont eux qui enrichissent le vocabulaire de notre vie qui charment et provoquent les plus beaux sourires! Tu pourras chanter comme Jean Ferrat « QUE C'EST BEAU LA VIE ».

<http://www.youtube.com/watch?v=0xNaiTH0B94>

Yolande Saint-Hilaire 

La dualité de la *strap*

Quand j'étais jeune, chaque fois que j'allais à la salle de bain, je ne pouvais pas manquer la fameuse *strap* noire accrochée dans le coin gauche, entre la porte et le lavabo. D'une apparence froide et rigide, elle devenait encore plus menaçante lorsqu'on l'imaginait pliée en deux, le bout arrondi émanant de la main de notre père. Ce dernier s'en servait parfois pour nous rappeler la discipline du temps, investie d'une mission de maman.

« Si vous écoutez pas les gars, vous allez voir. Quand votre père va arriver, vous allez goûter à la *strap* ».

Cette phrase, on l'entendait souvent, prononcée par notre mère; et bien que l'avertissement ne fût jamais complètement mis à exécution, la *strap* constituait une menace potentielle dont il fallait se méfier, un peu comme la bombe atomique au temps de la guerre froide.

Dans les années 50, les familles étaient nombreuses. Sans être encouragés, certains sévices corporels légers étaient tolérés puisqu'ils contribuaient à parfaire l'éducation des jeunes. Dans les collèges, certains surveillants se servaient de la *strap* pour faire respecter la discipline auprès des adolescents. Lors de mon passage au collège St-Malo, entre la quatrième et la septième année, cette menace était omniprésente. Je n'ai jamais eu à en subir les conséquences. À quelques occasions, j'ai vu le directeur ou le frère adjoint en appliquer quelques coups sur la main des élèves récalcitrants. La plupart du temps, on était tous terrorisés, mais jamais comme la fois où Vaillancourt, d'un geste défensif, avait retiré sa main après avoir encaissé deux coups sévères. La *strap*, au lieu d'aboutir sur la main rougie de l'élève, avait poursuivi sa descente vive et vint claquer sur la cuisse du frère qui grimaça de douleur. Son orgueil fut touché et son visage devint rouge, probablement plus que sa cuisse. Il fit à nouveau signe à Vaillancourt de tendre la main. Puis, sans attendre, il sévit deux autres fois, les coups prémédités paraissant encore plus virulents. Le visage crispé, Vaillancourt, accepta les deux derniers coups sans broncher, ragaillardie par la réussite de son esquivé et la vue de ses camarades admiratifs.

Alors chez nous, chaque fois qu'on s'assoit sur le siège de toilettes pour nos besoins naturels, on ne pouvait pas manquer, la *strap*, cet objet mythique tant redouté, accroché entre la porte et le lavabo. On n'avait pas le choix de l'observer régulièrement et de réfléchir à nos manquements quotidiens.

Pourtant, le soir, après le souper, quand papa faisait sa toilette, après une dure journée de labeur, la *strap* changeait complètement de vocation. On lui découvrait un tout nouvel usage et elle devenait soudainement un peu plus sympathique.

Lorsque papa laissait la porte ouverte, ce qui était le cas la plupart du temps, on prenait plaisir à constater son habileté au moment du rasage. D'abord, avec précaution, il sortait de son étui le dangereux rasoir coupe-chou, l'arme utilisée par les barbiers, et il en déplaçait délicatement la lame. Ensuite, il saisissait fermement avec sa main gauche le bout inférieur de la *strap*, toujours attachée au crochet mural et il en approchait le rasoir afin de procéder à l'affûtage nécessaire. Alors, de sa main droite, il effectuait un mouvement ferme de va-et-vient répétitif du rasoir sur la lanière de cuir étirée par son bras gauche, et ce, jusqu'à ce qu'il juge que la lame était devenue assez coupante.

Ensuite, il déposait temporairement le rasoir et s'humectait sa figure au moyen d'une débarbouillette qu'il venait de tremper dans l'eau chaude. Puis, il s'emparait du blaireau et, après l'avoir saucé dans l'eau, d'un mouvement rapide, il le faisait tourner au fond d'une tasse dans laquelle il accumulait les morceaux des savons devenus trop minces pour l'usage habituel. Ce qui lui permettait de se couvrir le bas de la figure d'une mousse blanche qui faciliterait le passage de la lame. Il reprenait alors le rasoir menaçant et, le pouce, l'index et le majeur étant bien positionnés, délicatement, il passait le rasoir incliné à un angle d'environ 30 degrés, d'abord dans le sens des poils et ensuite à rebrousse-poils afin d'obtenir une peau vraiment douce. Le regard concentré continuellement sur le miroir de la porte de la pharmacie, il devait à différents moments, de sa main gauche, s'étirer la peau du cou ou se contorsionner le visage afin que la lame puisse atteindre les endroits plus difficiles d'accès. Une fois le rasage terminé, papa se passait la serviette à la grandeur du visage afin d'éliminer toute trace de mousse savonneuse.

Puis, satisfait du résultat, il complétait l'opération en exécutant la tâche la plus difficile : appliquer la lotion brûlante qui servirait à cautériser les infimes blessures causées par le passage du rasoir, désinfecter la peau et dégager une odeur invitante pour maman. Alors, il versait dans sa main droite une forte lampée des lotions *Aqua Velva* ou *Old Spice* qu'il avait reçues en cadeaux. Puis, il frottait ensemble ses deux mains et, d'un geste ferme, il s'en humectait rapidement le visage. Au même moment, il laissait échapper de sa bouche un léger soufflement, comme pour éteindre un feu latent. Le spectacle tirait à sa fin. On était fier de papa. Encore une fois, il avait réussi l'opération, sans se couper, sans laisser échapper le moindre gémissement.

Dans le coin gauche, entre la porte et le lavabo, la grande *strap* noire qui avait complété sa tâche quotidienne restait immobile en attente du prochain rasage ou d'une mission disciplinaire.

Jean-Marc Labbé

Vivre près de son voisin

J'entre dans un immeuble d'appartements de trois étages qui regroupe huit logements et qui est situé dans la ville de Québec. Ce sont des quatre pièces et demie qui hébergent des petites familles ou des personnes seules. Le brouhaha que j'entends dès l'ouverture de la porte s'élève à travers la voix des occupants, le vacarme de la vaisselle qui s'entrechoque, le frottement des vêtements qui s'agitent dans une laveuse ou le boucan des jouets qui roulent sur le plancher. Pendant que je me sens assailli par ces bruits, je hume des odeurs de toutes sortes qui m'enveloppent.

Je distingue en provenance du sous-sol, un bébé qui pleure et sa mère qui réagit à ses gémissements. Au même moment, j'entends le son du téléviseur qui diffuse les nouvelles et une radio qui joue un air connu. En atteignant le seuil du premier étage, je reconnais le parfum d'une sauce à spaghetti qui bouillonne et je perçois l'odeur des épices italiennes qui mijotent dans la marmite. Sur le même étage, il me parvient de chez le voisin, un bruit ressemblant au froissement d'un sac par des mains qui, j'imagine, veulent porter des grignotines à la bouche. De plus, le bruit d'un claquement de cuillère contre un bol, attire mon attention. « Ah! Peut-être qu'on mange une soupe dans cette cuisine? » J'escalade l'escalier en direction du deuxième palier. L'odeur de la sauce à spaghetti s'atténue pour m'entraîner vers un petit déjeuner gargantuesque. J'entends alors le bruissement d'un couteau qui étend de la confiture sur du pain grillé et une cuillère secouée dans un verre de lait au chocolat, peut-être ! Le temps de gravir quelques marches et le bruit que fait un œuf grésillant dans une poêle s'estompe.

Je poursuis mon escalade en humant une viande légèrement sucrée accompagnée de légumes cuits à point, dont je reconnais le parfum. Le dîner est servi et les ustensiles frappent les assiettes rudement. Au moment où j'entreprends la montée vers le dernier étage, une voie profonde et attachante se met à chanter une mélodie qui, dans mon souvenir, a chaviré le cœur des amoureux, il y a de cela une vingtaine d'années. Je fredonne alors « Le temps qu'il nous reste » de Nana Mouskouri. Je poursuis ma montée en regrettant un peu d'être rendue à destination. Toutes les odeurs se sont estompées et les bruits sont devenus imperceptibles. Je sonne à la porte no. 8. Le temps d'attente me paraît long. Je réfléchis aux avantages et aux inconvénients de pénétrer tous ces appartements, sans la permission de leurs locataires. Sur chaque palier, je peux distinguer la vie de chacun, dans la joie comme dans la peine. Sont-ils confortables à l'idée de partager ainsi leur intimité? Peut-être ne sont-ils pas conscients des bruits perçus par tous ceux qui circulent dans le corridor.

Des pieds discrets glissent sur le plancher en approchant de la porte où j'attends patiemment que l'on m'ouvre. La personne de l'autre côté se racle la

gorge avant de dire « Qui est là? » Je réponds tout doucement « C'est moi, Carole » Cette même personne répète sur un ton plus ferme « Qui est là? » Je lève aussi le son de ma voix pour répondre « C'est moi, ton amie Carole! » Aussitôt, elle tourne le pêne de la serrure pour débarrer la porte et elle m'ouvre. « Quelle joie de te retrouver! J'ai visité tous tes voisins le long de ma route, tu sais. » J'entre dans l'appartement avec l'eau à la bouche, mais un peu inquiète face à nos échanges intimes qui pourront être entendus dans le corridor.

France Giguère
Les Plusmots

Un drame tragique

Nous sommes le 8 juillet 2010, par une belle journée ensoleillée, voilà qu'un événement tragique est arrivé soudainement sur la route de contournement à Saint-Joseph-de-Beauce. Deux jeunes gens sont impliqués dans cet accident.

Ma fille Sylvie me demande si j'ai écouté la radio. On annonce un accident impliquant deux jeunes : une fillette d'environ douze ans et un jeune homme de dix-huit ans. J'avais comme un pressentiment que c'était mes petits-enfants. À ce moment-là, j'ai téléphoné au poste de police pour vérifier; leur réponse fut négative. Je confirme donc à ma fille que ce ne sont pas eux. Plus tard, j'ai réalisé que la police ne donne jamais une telle nouvelle par téléphone. Par contre, Julien, le mari de ma fille, venait de recevoir une confirmation des amies de Chantal, que Sarah et Kim étaient vraiment dans cet accident.

J'étais en colère contre les policiers qui m'avaient dit le contraire un peu plus tôt. Je ferme le combiné du téléphone en disant à mon mari : « On monte à l'hôpital de Saint-Georges, si on y va pour rien, on en aura au moins le cœur net ». Mais, dans mon for intérieur, je le savais que c'était mes petits-enfants qui avaient eu cet accident. En y pensant bien, d'autres jeunes habitaient aussi dans cette paroisse, pas juste mes petits-enfants. Pour moi, les autres n'existaient pas. C'était mes petits-enfants dans cet accident. Mon ressenti était si fort que je croyais fermement que ma fille Chantal était aussi impliquée avec ses deux enfants. Ils étaient toujours ensemble pour les sorties en famille.

Lorsque mon mari et moi sommes arrivés à l'hôpital de Saint-Georges, nous nous informons où ils sont. Sarah était inscrite au troisième étage au numéro ??? Kim était sur la civière 33 à l'urgence. Je demande en même temps où était ma fille Chantal. Il n'y avait aucune information sur le registre de l'hôpital. C'est alors que j'ai entendu parler que quelqu'un était en salle d'opération. Cela doit être ma fille Chantal et Sarah est seulement blessée comme Kim. Nous nous dirigeons donc vers le département de l'urgence. En regardant les numéros d'un côté, nous tournons vers la gauche. Aucun numéro ne correspondait. Je dis tout haut « où est le 33 » et en même temps, deux personnes surgissent à côté de moi ainsi que mon mari. L'infirmière me demande ce que je savais de l'accident. « Je ne sais rien », dis-je. Elle me dit : « Vous savez dans un accident comme celui-ci, il arrive parfois... » Elle n'a pas terminé sa phrase. Je lui ai demandé où il était. Je savais qu'il était décédé. Elle me montre le rideau en face de nous. Je me dirige vers cet endroit. En écartant le rideau, j'aperçus Kim sur la civière et ma fille avec son visage tout défait ainsi que deux de ses amies. De plus, mon mari avait de la difficulté à respirer. J'avais peur qu'il fasse une crise cardiaque. Alors, je me suis dirigée vers Kim... aucune larme. Pourtant, j'avais le cœur gros. Pour me consoler, je me suis mise à placer son chandail et à le nettoyer en lui enlevant des morceaux de vitre sur son visage et dans le cou. J'ai même essuyé un peu de sang tout près de son oreille. Je n'en croyais pas mes yeux de

voir ce jeune homme inerte, lui qui était toujours en mouvement. C'était incroyable de le voir ainsi. J'ai ramassé seulement son bracelet et je cherchais sa chaîne au cou. Elle n'était plus là. Quelques jours plus tard, Chantal avec des amis de Kim ont cherché partout sur les lieux de l'accident, mais quelqu'un l'avait prise. Je me suis faite cette réflexion : « les gens ne savent pas la peine qu'ils causent en dérobant de petits objets sur les lieux d'accident! »

Par la suite, je suis allée voir ma petite-fille Sarah au troisième étage. Elle n'était pas sortie des soins intensifs, car elle devait être opérée d'urgence. La ratte lui a été enlevée pour lui sauver la vie. Alors, je suis montée aux soins intensifs et je pouvais l'apercevoir au loin : son père était là tout près. Après quelques minutes, je suis retournée auprès de Kim avant que la maison funéraire vienne le chercher. Ce fut la course folle des médecins pour Sarah à savoir s'ils la transféraient à l'hôpital de l'Enfant-Jésus ou si elle resterait à l'hôpital de St-Georges. J'ai vraiment eu peur qu'elle nous quitte comme son frère. Elle n'avait aucune réaction.

Une femme médecin est montée de Québec pour l'examiner. Elle prit la décision de faire un transfert vers Québec, car il fallait l'opérer de nouveau. C'était une question de minutes. Il n'y avait aucun risque à prendre. Elle fut transportée en ambulance à l'hôpital de l'Enfant-Jésus. Elle restait de glace; aucun geste de sa part. À un moment, quelqu'un lui a touché un pied et elle a eu une petite réaction. Tout le monde s'agite. Heureux de cette petite victoire sur ses muscles qui réagissaient enfin. Chaque personne qui entrait dans sa chambre essayait de la stimuler pour réussir à obtenir un petit geste chaque jour. À l'hôpital de l'Enfant-Jésus, nous lui avons rendu visite plusieurs fois. Un jour, j'étais près d'elle aux soins intensifs et j'aperçus la photo de Kim qui était placée au mur. J'ai demandé à Kim de dire à Sarah qu'il était parti de l'autre côté et qu'il était heureux. Par la suite, c'est sa mère qui a pris ma place auprès de Sarah. Les infirmières avaient commencé à préparer Chantal pour qu'elle raconte l'accident à Sarah, en toute vérité.

Sarah reprend conscience et demande où elle se trouvait. Chantal lui demande : « Tu ne te souviens de rien. Tu es à l'hôpital. Tu as eu un accident avec Kim, lui est plus blessé. » Alors, Sarah demande : « Quand allons-nous enterrer Kim. » Ma fille lui dit cette réponse : « Quand tu seras capable. » Pour moi, c'était très clair que Kim était venu lui rendre visite et lui dire qu'il n'était plus là. Sarah a fêté le douze juillet deux mille dix son anniversaire de naissance à l'hôpital de l'Enfant-Jésus. Quelques jours plus tard, elle fut de nouveau transférée à Saint-Georges. Ma fille passait ses journées et ses nuits avec Sarah. Le temps passe, aucune décision n'était prise pour les funérailles de Kim. Un jour, je suis à repasser la chemise de Kim et j'ai vu son visage. C'est à ce moment que j'ai téléphoné à ma fille Sylvie pour lui dire qu'on devait faire quelque chose pour Kim. J'avais l'impression que Kim n'était plus important; reste dans ton coin, on pensera à toi plus tard. Nous n'avons pas le temps de nous occuper de toi. Je me suis faite ces réflexions : Comment a-t-il vécu les dernières secondes de sa vie? A-

t-il eu peur? A-t'il souffert? Il a eu le temps de dire adieu à sa petite sœur et de se protéger le visage avec ses deux mains en croix. Toutes ces interrogations étaient comme des coups de poignard dans ma poitrine.

Oui, nous voulions que Sarah soit là pour l'exposition du corps. Par contre, plusieurs amis de Kim voulaient le voir aussi. Nous étions rendus à la limite du temps pour que le cercueil soit ouvert. Entre moi et la réalité, il y avait un gros nuage de brouillard. Parfois, mes larmes étaient abondantes et mes réactions émotives plus fréquentes. J'entrais dans une zone de turbulence. J'éprouvais le vide de l'absence.

Lors de l'exposition du corps de Kim, j'étais dans un état second. Je consolais les amis de Kim, car ils avaient de la peine lorsqu'ils m'offraient leurs sympathies. Je leur donnais aussi les miennes en même temps. En après-midi, une jeune fille se présente au salon funéraire. Elle est devant le cercueil et s'éloigne de reculons, tout en gardant toujours les yeux sur Kim et elle pleure. Elle avançait à nouveau et reculait et pleurait. Elle a fait cela quelques fois. Je n'étais plus capable de voir cette scène. Je me suis avancée vers elle et je l'ai prise dans mes bras en la serrant très fort quelques minutes, sans rien dire. Puis, j'ai ajouté: « Pleure ma belle. » Elle est toujours dans mes bras et finit par arrêter de trembler de tout son corps. Quand elle fut détendue, j'ai demandé : « Kim était qui pour toi? » Elle rétorque : « Il était mon meilleur ami. » Elle a recommencé à pleurer. Je l'ai conduite au cercueil et lui ai donné la permission de le toucher. Elle a fini par être plus calme. En soirée, certains amis pleuraient sur mon épaule et moi je les serrais dans mes bras. Cela me faisait du bien. Je me disais que je consolais mon petit-fils de nous avoir quittés, nous, sa famille.

Le jour des funérailles, Sarah est venue au salon funéraire en transport adapté. Elle était accompagnée d'une infirmière, car elle était installée dans un fauteuil roulant spécial pour sa condition physique. Quand elle est entrée au salon, elle pleurait énormément. On aurait entendu voler une mouche tellement le silence était lourd. J'étais très triste et heureuse en même temps qu'elle soit avec nous, surtout vivante. Ce sont les amis de Kim qui portaient son corps à l'église. Il y a eu de beaux chants par la chorale de Vallée-Jonction pendant la cérémonie liturgique. Les servants de messe étaient des compagnes de classe de Sarah. Elles avaient beaucoup de difficulté à ne pas pleurer. Elles me regardaient et je leur faisais signe de prendre une respiration profonde. J'avais demandé au prêtre la permission d'exprimer un mot après les funérailles. Alors, en passant tout près du cercueil, je lui ai touché. J'ai demandé à Kim de me supporter et de me donner la force, la grâce et surtout le courage d'aller jusqu'au bout du texte.

HOMMAGE

Kim, je te demande de m'aider et me donner la grâce de partager ceci. Kim, aujourd'hui, tu réunis tous ceux et celles qui t'ont connu et aimé. Dans le silence de mon cœur, nous garderons le plus beau des

souvenirs de toi, ta générosité, ta joie de vivre ainsi que ton beau sourire.

*Quand tu es demeuré chez nous à une période de ta jeune vie, tu as été mon rayon de soleil et cela m'a permis de te connaître davantage. Tu mettais plus de vie dans notre demeure et cela demandait beaucoup plus de cuisine à faire. J'ai aimé cette période de ton passage chez nous. La maison était très animée par les téléphones et les visites de tes amis. Lorsque j'allais te reconduire au travail le matin et te chercher en soirée, j'aimais nos discussions sur la vie en général. Parfois, je te faisais quelques petites remarques de grand-mère. Tu me disais : « **je suis encore jeune et je veux vivre ma vie.** » Parfois, tu finissais par dire comme moi. Tu vivais vraiment ton moment présent, au jour le jour.*

Comme grand-mère, ce n'est pas normal d'enterrer l'enfant d'une de ses filles. Je ne croyais pas que je pouvais perdre un de mes petits-fils si jeune et si vite. Kim, nous n'avons pas eu le temps de te dire adieu. Notre seule consolation, c'est de te savoir auprès des personnes qui ont été importantes pour toi et que tu as connues et aimées.

Tu avais une courte mission terrestre à accomplir. Tu l'as bien remplie avec des amis en pratiquant des sports : le hockey, les quilles, le baseball, etc. Le destin a fait que tu devais nous quitter pour continuer de l'autre côté. Kim, je te souhaite de faire un beau voyage dans l'univers et je te demande d'adoucir notre immense chagrin.

*Étant grand-mère, j'ai écouté tes confidences qui resteront toujours dans mon cœur. Kim, on nous dit que le pardon c'est un cadeau qu'on se fait à soi-même. Alors, aujourd'hui lors de tes funérailles, **je me fais ce cadeau. Je veux te demander de me pardonner de n'avoir pas toujours été à la hauteur. Est-ce que j'ai manqué mon rôle de grand-mère? Je veux me pardonner de mon manque de présence auprès de toi.***

Ton souvenir restera toujours gravé dans nos cœurs. Va vers le Père éternel qui est rempli d'amour pour toi. Il t'attend...

Au revoir Kim, de grand-mère Louiselle

Les jours suivants furent indescriptibles. Je n'avais plus de mots. J'allais enterrer mon petit-fils Kim. Il n'avait que dix-neuf ans. Nous pensons toujours à toi le soir en regardant les étoiles. Nous nous disons qu'ils veillent sur nous, ceux qui sont partis de l'autre côté de la vie. Tous mes espoirs

s'étaient anéantis. Après l'enterrement, je restais sur mon mutisme. C'était l'incompréhension totale, j'étais dévastée. Il nous a quittés. Où sont-ils les beaux jours? Sont-ils partis à jamais? Où trouver la force de m'en sortir? La vie n'était qu'une suite ininterrompue de souffrance, qui frappait tour à tour tous ceux que j'aimais... à quoi bon continuer?

Je me suis montrée plus forte pour consoler les autres et surtout pour garder mes sentiments en les refoulant. Je crois fermement que je ne me suis jamais autorisée à montrer ma peine et de l'exprimer devant ma famille. Je voyais ma fille défaite, détruite, n'étant plus capable d'arrêter de pleurer. Elle perdait beaucoup de poids, car elle ne mangeait que très peu.

Kim, depuis quelques temps, j'écris en exprimant mes sentiments. Je sais que tu n'es plus là pour lire ce qui suit, mais je l'exprime quand même. J'ai beaucoup de peine. Je trouve que la vie a été injuste d'être venue t'arracher si jeune à ta famille. J'espère que CELUI qui est là-haut t'a bien accueilli. Il faut croire que Dieu avait besoin d'un jeune homme comme toi pour l'aider à veiller sur ta famille.

Dans quelques mois, le 13 septembre, il me faudra passer à travers ta journée d'anniversaire. Comment franchir cette date fatidique. Après, ce sera les fêtes de Noël et ainsi de suite. Après plusieurs mois, ta présence demeure vivante. Ta joie de vivre reflète encore sur moi aujourd'hui. Tu as été un jeune homme unique et authentique dans ta façon de vivre ton moment présent. Encore aujourd'hui, tu traverses mes pensées en me rappelant que la vie peut nous quitter à tout instant. Pour moi, c'est une façon et une occasion de te remercier pour ces souvenirs intarissables qui m'habitent et demeurent dans mon cœur à jamais.

Je vis dans la nostalgie du passé quand je pense aux moments où tu demeurais chez nous et que nous discussions sur la vie. Je suis seule à vivre mon deuil. J'aimerais que tu ne sois jamais parti de l'autre côté du chemin de la vie. Tu vivais le moment présent, *Ici et maintenant!* Chacun a ses désirs et ses défis de la vie!

Les personnes qui connaissaient Kim avaient la possibilité d'exprimer leur peine de ce départ inattendu. Il y aurait autant d'histoires que de gens qui ont été touchés. Il y a des jours où la douleur est plus profonde en raison du manque de ta présence.

J'ai fait des rêves où j'ai vu mon petit-fils Kim qui était au volant de sa voiture avec sa petite sœur. Sarah n'a aucun souvenir de l'accident. Elle a seulement entendu : « Je t'aime Sarah ». Pour elle, il n'y a rien d'autre; c'est devenu un trou noir. Encore un coucher de soleil sans toi, Kim tu manques à ma vie. Je veux laisser errer mes pas sur le sentier de l'espérance et de l'espoir que tu es heureux maintenant.

La mort est autour de moi, car j'ai perdu ma mère en 2005 et ma sœur Pauline en 2007. Je ne suis plus capable de gérer mes émotions ainsi que ma sensibilité. Étant morte de l'intérieur, qui pourrait me réveiller en douceur?... Que dois-je faire de ma vie avant qu'il ne soit trop tard? Pendant un an, j'ai plongé dans une noirceur. Je devais prendre soin de moi et surtout pleurer la perte de mon petit-fils Kim. Pourquoi ai-je le sentiment que je vais manquer de temps?... C'est devenu une peur viscérale.

J'ai vu une annonce qui offrait toute une série de rencontres sur le deuil, une fois semaine pendant dix semaines à Thetford-Mines. À ce moment, j'ai demandé à mon petit-fils de mettre une personne sur mon chemin de vie! Ce n'est pas venu instantanément, cela a pris quelque temps. J'ai rencontré au moins deux personnes significatives qui m'ont fait rire, m'ont donné beaucoup d'attention et se sont inquiété de ma santé physique et émotionnelle.

La mort, cette ravisseuse impitoyable, t'a enlevé à l'affection des tiens! Devant cette triste réalité, je dois m'incliner et accepter cette lourde perte qui laissera un vide parmi ta famille et tous ceux qui t'ont connu. Quand il s'agissait de nous rendre heureux, tu ne calculais pas ton temps ni ton avoir pécunier. Tu es parti trop vite, trop jeune, parti avant ton heure, mais pourquoi toi? Il y a trop de questions sans réponse!

J'ai fini par comprendre que tout était bien réel. Qu'il ne me restait plus qu'à encaisser ce nouveau coup du destin. Je continuais pourtant à nier l'évidence incapable d'assimiler cette nouvelle atroce et inattendue. Je préférais encore croire que j'allais simplement sortir d'un cauchemar. Je touchais mes mains pour m'assurer que j'étais bien réveillée. Tout se mêlait dans ma tête. Je faisais souvent des rêves où Kim était toujours présent. Le temps et les dates filaient à une vitesse vertigineuse. Le service anniversaire de Kim arrivait et j'étais obsédée par cette pensée. Comment va-t-on faire? Qui sera là? Est-ce que sa petite sœur Sarah sera présente? Elle n'était pas présente, mais je crois qu'elle avait été déposer des fleurs après notre passage.

Toute la famille a rendu un hommage à Kim par des fleurs sur le lieu de l'accident où il y a une croix bien visible de la route. Une messe fut célébrée en l'église de Vallée-Jonction. Nous nous sommes tous réunis au restaurant pour fraterniser et se rappeler des souvenirs de Kim quand il était avec nous tous. Comme la vie continue, il faut apprendre à vivre sans lui. J'ai l'espoir de le revoir un jour, de l'autre côté de la route de la vie. Je ne comprends pas pourquoi il me manque autant? Pourtant, j'ai d'autres petits-enfants, mais je ne les vois pas très souvent. Je crois que c'est la perte qui me rend triste. Je ressens toujours une grande tristesse à l'intérieur de moi. Je ne peux pas arrêter de l'aimer, aucun mot ne peut d'écrire la peine que nous vivons. Quelle épreuve et quelle leçon de vie! Mon Dieu donne-moi le courage et la force de vivre un jour à la fois.

J'aurais aimé te voir vieillir Kim et connaître ta propre famille. Rappelons-nous que Kim était un jeune homme qui souriait à la vie. Une dernière chose, à tous les parents : « Prenez le temps de serrer dans vos bras vos enfants, de leur dire que vous les aimez, de profiter de chacun des moments passés en leur compagnie parce que l'on pense trop souvent que ça n'arrive qu'aux autres des histoires de la sorte...»

Maintenant d'un cœur serein, nous rêvons du bonheur de celui qui est entré à la maison du Père. Pour notre famille et moi, je sais très bien que nous n'avons pas le choix d'accepter ton départ. Même si le passage de Kim laisse à jamais une profonde cicatrice dans nos vies, nous, comme famille, nous ne devons pas être amers de son départ. Nous avons eu la chance d'avoir un magnifique garçon avec nous pendant dix-neuf ans. Maintenant, nous savons que tu prends soin de nous pour le reste de notre vie.

Kim, j'espère que dans ton nouvel univers tu as trouvé la compréhension et le bonheur pour l'éternité. Après la cigogne, ce fut autour des anges de t'accueillir, de t'arracher à nous. Tu es passé sur terre presque incognito sans pouvoir fonder une famille. Tu nous as quittés pour une autre destinée. Quel malheur de mourir si jeune, si précipitamment!

Après mes démarches, j'essaie de m'accrocher à la vie en me prouvant qu'elle m'appartient totalement en faisant des choses pour moi! Je dois m'accrocher à mon indépendance, au moins, je dois essayer pour être plus heureuse. Je vais finir par trouver mon énergie et la vie doit me donner le goût de me secouer. Apprendre à vivre malgré les détours que la vie nous apporte avec ses souffrances, ses peines et ses joies. Kim était un jeune homme attachant et joyeux malgré son jeune âge. Il s'intéressait aux autres et il aimait faire divers sports. Ce ne sont que quelques qualités prédominantes. Ce fut très difficile de lui dire adieu. C'est survenu trop vite et trop tragiquement. Kim, tu nous as quittés pour t'envoler vers ta nouvelle vie. Ton visage, ta voix et ton sourire sont gravés à jamais et pour toujours. Ton départ a laissé une grande peine et un grand vide; ta présence demeure irremplaçable.

On ne peut pas t'oublier. Vivre sans toi c'est apprendre à vivre et t'aimer d'une autre façon. Il nous a fallu apprendre à nous passer de ta présence si chaleureuse dans nos vies. Continue à veiller sur notre famille. Je t'aime fort Kim. Repose-toi maintenant. Tu l'as bien mérité.

Adieu mon ange.

Ta grand-mère Louiselle XXX

Le vol

Joshua Painter était un repris de justice. Il sortait de tôle où il s'était fait enfermer pour vol cinq ans plus tôt. Il se considérait comme un homme d'affaire consciencieux mais son minable petit associé l'avait dénoncé avant de s'enfuir avec tout le pactole. Voulant se venger et sachant qu'il serait à l'ombre pour un moment, Painter indiqua à quelques amis du milieu où se trouvait son ex-associé, Nicolas Kramer, tout en précisant le montant qu'il traînait avec lui. Tous les voyous de petite ou grande envergure se ruèrent sur le pognon et quelques-uns s'aventurèrent même à essayer d'éliminer le propriétaire de l'argent. Son ex-associé trouva le moyen de s'accrocher à la vie, quoique grièvement blessé et sans argent. Il se jura de se venger de Joshua, par n'importe quel moyen et peu importe le temps que ça prendrait. Et Kramer faillit réussir.

Joshua sortit de prison après cinq longues années. Les prisonniers se rappelant la leçon qu'il avait donnée à son ex-associé, personne ne lui chercha de poux en prison et il tira sa peine, pénard, dans son coin. Joshua tenta bien de monter un coup, puis un autre, en ville mais son ex-associé l'attendait au détour de la route et Joshua passa à deux doigts de se faire arrêter les deux fois. Comprenant qu'il avait perdu cette manche, il jugea plus prudent de s'éloigner un moment. Painter décida donc de retourner à la maison familiale située aux abords d'un petit village de campagne. Elle appartenait à son frère Frank mais ce dernier n'y venait presque jamais depuis la mort de sa femme, survenue deux ans plus tôt.

Il s'y installa sans demander la permission et sans aucuns remords. Bien entendu, son arrivée ne passa pas inaperçue. Lorsque la femme de ménage vint le mercredi suivant, quelle ne fut donc pas sa surprise de voir des vêtements éparpillés un peu partout. Croyant à un cambriolage, elle appela la police. À l'arrivée des agents, ils se traitèrent mutuellement d'intrus, la femme de ménage et Joshua. Pour clarifier le tout, les policiers contactèrent Frank Painter. D'un ton plutôt monocorde, Frank se déclara ravi de savoir son frère en bonne santé et décréta que ce dernier pouvait rester à la maison aussi longtemps qu'il le souhaitait.

Autant le ton que l'invitation étonnèrent grandement Joshua. La dernière fois qu'il avait vu son frère, huit ans plus tôt, lors de son mariage, Frank lui avait très clairement fait entendre que s'il ne changeait pas de style de vie, il était totalement inutile de revenir le voir. Or, Frank l'invitait! Ne comprenant rien à l'attitude de son frère, Joshua interrogea les policiers. Ces derniers lui racontèrent une triste histoire.

Il y a six mois environ, Frank faisait du ski en Suisse, plus pour tenter d'oublier son chagrin relié à la mort de sa femme que parce qu'il en avait

vraiment envie. Il se retrouva coincé par une avalanche. Les secouristes le retrouvèrent trois heures plus tard, pratiquement mort. Les urgentistes réussirent à le faire revenir à la vie, mais il resta avec une paralysie temporaire. Les médecins affirmèrent que cela allait s'arranger avec le temps et une bonne réadaptation. Mais voilà, le cœur n'y était pas! Pensant que le retour au pays allait lui faire du bien, les médecins le transférèrent dans la ville la plus proche. Cela ne changea rien, car la mort de sa femme se fit soudainement plus poignante. Alors, son état, au lieu de s'améliorer, empirait de jour en jour.

Joshua décida d'aller voir son frère pour lui remonter le moral, mais rien n'y fit. Bien qu'incapable de renoncer à ses activités plus ou moins licites, Joshua se fendait en quatre pour son frère, car il se sentait un peu coupable. Peut-être que s'il était resté au lieu de monter des coups fumants, Frank irait bien! C'est pourquoi Joshua affirma être prêt à faire n'importe quoi pour lui et le lui dit. Frank se contenta de sourire sans y croire vraiment.

Trois semaines plus tard, le compagnon de chambre de Frank, Ted, faillit avoir une attaque en voyant débarquer cinq enfants de sept ans, quatre garçons et une fille. Il s'agissait des quintuplés de Frank Painter. Après explication, il s'avéra que les petits s'entendaient mal avec leurs parents adoptifs et qu'ils avaient fugué. Moins de cinq minutes plus tard, les parents adoptifs en question arrivèrent furieux. Frank, tout aussi furibond, en profita pour dire son opinion à tous :

« Vous êtes mes meilleurs amis! Je vous avais confié mes biens les plus précieux, mes enfants! Vous devriez avoir honte de ce qu'ils m'ont conté! »

Un silence gêné s'installa. On s'expliqua et il fut décidé que les enfants resteraient désormais avec leur père. Comme Frank avait dispersé ses enfants pour s'occuper de sa femme malade et que cette dernière était décédée, il pouvait les reprendre. Seulement, il lui était impossible de sortir immédiatement du centre de réadaptation alors Frank appela son frère pour lui demander une petite faveur.

Le soir même, les enfants faisaient connaissance avec leur oncle et la maison familiale. Joshua soupira. Deux semaines, avait dit Frank. Le temps d'installer la rampe pour le fauteuil roulant, de déménager la chambre principale en bas et de se refaire une santé. Les enfants étaient le « boost » qu'il fallait à Frank pour se remettre sur pied. Son moral remonta en flèche et ses progrès furent fulgurants.

Joshua, pour sa part, pensa pendant les premiers jours que c'était la pire erreur de sa vie. Ça court, ça crie, ça mange comme dix et ça n'écoute pas la moitié du temps! Une horreur! Il changea radicalement d'idée après la nuit de samedi à dimanche.

La journée s'était mal déroulée. Pour commencer, il pleuvait, alors les enfants avaient passé la journée à jouer à l'intérieur. Joshua les avait eus constamment dans les jambes et il était singulièrement exaspéré au souper. De plus, en après-midi, il avait eu un appel lui disant que le coup qu'il avait aidé à planifier avait été avancé à ce soir. Lui qui ne pensait pas devoir y penser avant deux semaines!

Joshua avait répondu sèchement qu'ils devaient se trouver quelqu'un d'autre, car il avait planifié autre chose cette semaine. Son collaborateur raccrocha d'un coup sec, très mécontent.

Cela frustrait également Josh, mais il était coincé avec les enfants. S'il payait une gardienne, cela se saurait. Si un seul des enfants se réveillait pour constater son absence, Joshua risquait de retourner à l'ombre durant vraiment très longtemps. Alors, Painter se résigna à rester avec ses neveux et sa nièce pendant que les autres se faisaient un paquet de fric.

Cela ne l'empêcha pas de faire une tentative. Vers onze heures trente, alors qu'il croyait tous les petits monstres endormis, Josh se leva pour essayer de sortir discrètement avec la voiture. Mais deux des petits se réveillèrent et l'accompagnèrent dans le garage. Joshua leur dit qu'il avait entendu quelque chose, fit le tour et rentra, car il s'avéra impossible de se débarrasser de ces deux taches.

Leur oncle les conduisit à leurs chambres, mais Derek refusa de dormir seul et vint bientôt se coller contre Josh. Ce dernier réussit tout de même à s'endormir pour un court moment, jusqu'à ce que Tim vienne à son tour réveiller son oncle pour lui annoncer que quelqu'un était en train de voler la voiture. Painter se releva en grognant pour constater que l'automobile avait bel et bien disparu. Les enfants le pressèrent d'appeler la police et il comprit qu'on ne le laisserait pas en paix avant qu'il obéisse alors Josh téléphona. Le policier à l'autre bout du fil lui demanda l'heure: deux heures. Après les questions habituelles, le sergent Hains lui certifia que quelqu'un viendrait prendre sa déposition le lendemain matin.

Tim se blottit contre son oncle, imité par son frère Derek. Josh réussit malgré tout à sombrer dans un sommeil léger mais fut bientôt réveillé par un violent orage qui éclata une demi-heure plus tard, ce qui amena les trois autres enfants dans le lit de Josh.

Le lendemain matin au déjeuner, Joshua se fit arrêter pour le meurtre d'un policier lors du vol d'un fourgon qui avait mal tourné. Les enfants protestèrent tous en même temps pendant que le lieutenant Beyer arrêta le suspect.

Les policiers avaient arrêté les autres complices sur les lieux du crime, mais le chauffeur de la voiture s'était enfui. Ron et Jack, les autres suspects, l'accusaient, lui, du meurtre et de délit de fuite. Après tout, deux témoins avaient bien reconnu la voiture de Frank sur les lieux du crime!

Lors de l'interrogatoire, Joshua répéta encore et encore son histoire au lieutenant Beyer. Il était resté avec les enfants!

— Où étiez-vous entre 1h45 et 3h du matin?

— Dans ma chambre, bordel! J'essayais de dormir avec les enfants qui se collaient à moi!

— Attendez! Comment ça, les enfants se collaient à vous?

— Après le vol de la voiture, les petits ont insisté pour que j'appelle la police. J'ai parlé au sergent Hains. Et, pour couronner le tout, les autres sont venus nous rejoindre quand l'orage a éclaté.

Beyer sortit et s'informa avant d'aller voir son chef.

— Nous avons retrouvé l'appel, capitaine. Passé à deux heures du matin à quelques minutes près. Puis, à deux heures trente, l'orage était à son plus fort. Étant donné le temps qu'il aurait fallu à Painter pour y aller et revenir, il ne peut pas l'avoir fait. Il est innocent.

— Alors qui?

— L'ex-associé de Painter cherche à se venger, mes hommes creusent la question.

L'inspecteur réussit à faire avouer les complices qui admirent que Kramer les avait payés pour faire accuser Painter. Une empreinte de Kramer fut retrouvée dans la voiture volée, ce qui confirma les aveux des deux complices.

Joshua fut relâché, soulagé. Désormais, il se promit d'être plus patient avec les enfants et cessa les cambriolages. Du moins, pour un temps...

Annie Drouin

Appétit visuel

Je vous arrête à cette première bouchée, mon texte n'est en rien à saveur sexuelle même si certains tableaux aperçus mériteraient parfois d'être dévorés.

Je vous parle vraiment ici de mon besoin insatiable de regarder. Voyeuse? Non! Sainement curieuse? Oui! Prendre un objet et l'observer sous tous ses angles, le dévorer à petites bouchées comme si c'était une pomme que je savourais. Petite, selon ma mère, je passais de longues minutes à ce genre d'activité. Il semble aussi que je dormais d'un seul œil. Faut croire que je n'étais jamais rassasiée.

Cet appétit s'est pourtant estompé plus je marchais dans ma onzième année. Nerfs optiques épuisés et écran de télévision noir et blanc (pas le boîtier, les images) embrouillé.

Mes premières lentilles sont alors entrées dans mon décor. Je me souviens de cet instant, quand je suis allée chercher cette petite boîte brune au bureau de poste. Ce paquet précieux contenait la VUE, ma VUE.

Dès le moment où je les ai posées sur mon nez, je vous jure que mon appétit est revenu. Je ne vous passerai pas en revue le menu de tout ce que j'ai vu et vu pour la première fois alors que je croyais que je voyais. Dans mon euphorie, j'avais oublié que ce que je vivais n'était pas le cas de mon entourage et qu'ils ont vite été exaspérés par mes : "Hé! R'garde! As-tu vu là? As-tu vu ça?"

Au fur et à mesure que je continuais ma route aux panoramas multiples, je me nourrissais par toutes sortes d'observations qui ne portaient pas uniquement sur les objets, mais aussi sur les gens et leurs comportements. Notre corps n'a pas besoin de parler pour se confier. J'ai vu la tristesse dans les yeux éteints de trop d'enfants. Le désespoir dans le regard de mon fils. Et heureusement, une nouvelle vie dans celui de quelques femmes qui, pour certaines, n'avaient pas encore la confirmation de l'heureux évènement.

Ma vision s'est arrêtée également sur les situations. Intriguée et impliquée par celles où l'injustice occupe la plus grande part de la tarte. Difficiles à digérer, encore moins à partager avec les principaux (ales) intéressés (es) qui vous reprocheront de vous en être gavée.

Ce type de situation me fera aussi délaisser le bonheur de regarder l'apparition des fleurs, le dessert d'une journée.

J'ai en mémoire tant d'images de mon passé, j'ai encore tout autant à voir au présent et comme si ce n'était pas assez, je passe des parties de nuit à visionner ce qui n'est pas encore arrivé. Mon pancréas doit être essoufflé.

Cette soif de voir m'a amenée à voir autrement. Quand je dis à un parent que son enfant lui ressemble, je ne parle pas de ses traits, mais du mouvement de leurs traits.

Alors, quand je déambule en forêt, je déguste de petits détails dont d'autres n'en percevront ni la subtilité ni la saveur, faute d'avoir avalé à trop grandes bouchées.

Aujourd'hui, j'ai compris et associé mon besoin de photographe. C'est celui de mettre en conserve pour pouvoir partager tout ce que j'ai savouré et ma manière de l'apprêter.

Je vous souhaite, si ce n'est déjà fait, de vous mettre à table et de mordre de vos deux yeux dans ce gigantesque buffet que nous offre la nature et la vie.

Guyène Couette